

## Récit :

Mardi 23 avril, suite au vote de la loi Taubira à l'Assemblée, je me suis rendu au cortège organisé par la Manif pour tous. L'ambiance était tendue. Arrivé aux Invalides, déjà depuis les allées bordant l'esplanade, je distinguais une immense clameur. Arrivé sur place j'ai été frappé ce que j'ai vu, une foule dense, composée en grande majorité de jeunes gens et jeunes femmes face à la rue de l'université bloquée par les forces de l'ordre. En plein Paris, à quelques centaines de mètres du Palais-Bourbon, un face-à-face quasi irréel se déroulait. D'un côté les Veilleurs calmes et sereins, de l'autre le chahut.

Ce que j'ai vu, ce sont des policiers en civil, aisément reconnaissable à leur tenue « casual », le visage tendu, haineux, qui lançaient des pétards et vociféraient contre les forces de l'ordre pour exciter la foule. Je ne peux pas croire qu'ils étaient là pour encadrer, les débordements étaient prévus, recherchés. Les slogans entendus ne sont jamais que l'expression du « ras le bol » de la population, encore une fois très jeune, qui s'était rassemblé pour exprimer son refus de la loi dénaturant le mariage et fragilisant les liens familiaux. Les slogans entendus n'avaient rien de fascisant, « Nous sommes le peuple », « Hollande démission », pas de quoi effrayer mémé.

Ce que j'ai vu c'est une horde de journalistes, prompts à filmer les débordements et dont les objectifs n'étaient fixés que sur les quelques dizaines d'excités présents. Alors oui ils ont essuyés quolibets et remarques, compréhensibles au regard de la désinformation quotidienne dont ils abreuvent les Français. Les jeunes qui lançaient des projectiles étaient peu nombreux, caché derrière leurs capuches.

Ce que j'ai vu et qui nous ont brûlé les yeux et les poumons, ce sont les gaz lacrymogènes, abondamment utilisés contre la foule. Et puis des fusées rouges tirées en l'air, qui étaient, je l'apprendrai plus-tard, des sommations.

Le reste je ne l'ai pas vu, je parlais avec un ami, lorsque des gardes mobiles nous ont chargés. Aveuglé par les lacrymos, je n'ai pas cherché à m'enfuir, ni à résister et d'ailleurs pourquoi ? Trois GM m'ont embarqué. Menottes, fouille, mise au fourgon, rideau. Il est 23h45.

Très vite dans le véhicule me rejoignent 8 personnes, qui seront mes compagnons pendant trois jours. Parmi-eux, un jeune couple, ils ont 5 enfants, un agriculteur père de 10 enfants, des étudiants, des jeunes actifs, un mineur, pas de trace de « leader d'extrême-droite » ou de « dangereux fascistes, mauvais pêche. Nous sommes 8.

Les policiers nous indiquent que nous allons être embarqués au commissariat. Après un voyage épique, où menottés, nous sommes ballotés dans tous les sens, on nous débarque dans une cour entourée de barbelés sous le feu des projecteurs. Rapidement on m'emmène devant un officier qui m'indique que nous sommes mis en GAV pour les motifs suivants : « participation à une manifestation malgré les sommations » et « violences volontaires contre les forces de l'ordre ». Devant mon incompréhension, le gradé me dit qu'il n'en sait pas plus, j'ai le droit à un coup de fil, je lui dis d'appeler une amie, lui demande de lui dire de ne pas s'inquiéter, que je sortirai vite, de ne prévenir que mon stage et non les parents, pour ne pas qu'ils s'inquiètent inutilement en pleine nuit. Je refuse de voir un avocat, car je pense pouvoir me défendre des « accusations » seul, et je n'ai rien à me reprocher, je pense sortir le lendemain.

Le commissariat ressemble à un dépôt pour dissident soviétique, on me mène devant à la « fouille » où je remets mes effets, j'enlève ma ceinture, mon pantalon est encore trop grand, je laisse mes lacets. Après un passage aux toilettes, je crois avoir bien fait d'être prévoyant, on me mène auprès de mes compagnons d'infortunes dans une cellule de 20 m<sup>2</sup>, sans aération, avec la lumière des néons et personne dans les couloirs. Pensant sortir rapidement, nous nous racontons notre interpellation, je trouve mes compagnons sympathiques, dès le premier abord, ce qui me rassure. Après plusieurs heures à attendre, je m'allonge sur le bloc de béton, à 9 dans la cellule, il faut se recroqueviller pour avoir un peu de place. Repensant à l'absurdité de la situation, je me mets à rire frénétiquement, ce qui fais également rire les autres.

Dans la nuit, nous n'avons aucune indication quant à l'heure, mes compagnons sortent deux par deux, appelés par leur nom, nous ne savons pas où ils vont, nous attendons notre tour. A 7h le matin, j'ai vu l'heure sur la montre d'un policier qui m'accompagnait aux toilettes, on nous emmène un petit dej' (2 galettes au beurre+un infâme jus d'orange). Je suis avec Cyril, un jeune en prépa, très inquiet et qu'il nous faut rassurer, il fait des crises d'angoisse et blessé à l'oreille par un coup de matraque se la frotte frénétiquement, faisant empirer la blessure.

Vers midi on nous sort de cellule et nous indique que nous allons être transférés dans le 5<sup>e</sup> arrondissement. Rien de plus. On nous menotte, j'indique au policier qu'il n'en ai pas besoin, que je ne vais pas l'attaquer, c'est la procédure me répond-il. Menottés avec Aldric, nous traversons Paris, il fait un temps superbe, je me dis que c'est bien couillon de louper ça. Arrivé au commissariat du 5<sup>e</sup>, près de Maubert-Mutualité, on me remet dans une cellule où je trouve mes compagnons. On m'apporte mon premier repas, une barquette de « tortellini » aux ingrédients improbables, 400 calories. Dans les autres cellules, isolés, se trouvent Katell, la seule femme, et Romain embarqué après nous. Nous passons la journée dans notre cellule à attendre, Romain lance des chants, qui font la fureur de nos codétenus des autres cellules, ils n'ont pas l'habitude d'entendre ce genre de chansons en GAV. L'ambiance est bonne, on rigole de notre infortune, on tisse des liens, je me dis que j'ai du bol d'être tombé avec des types comme ça. Dans l'après-midi, je suis auditionné par une femme policier, je récusé les accusations qui me sont faites, elle me demande si je fais parti d'un groupuscule, si j'ai participé aux autres manifs, on essaie à coup sûr de nous faire porter le chapeau, de trouver quelque chose, mais il n'y a rien. Elle me demande si je suis catho, je ne réponds pas.

Puis on procède au relèvement des empreintes, ça me fait rire parce que je fais exprès de louper la feuille sur laquelle il faut placer sa main. La femme policier recommence plusieurs fois, comme je suis courtois, elle ne dit rien et je gagne un peu de temps hors-cellule. Elle me prend en photo, puis me demande de m'habiller comme j'étais la veille, c'est-à-dire avec un manteau en plus. Nous nous disons qu'ils vont éplucher les vidéos pour essayer de trouver quelque chose. Nous attendons en cellule, en chantant ou en racontant des blagues, j'essaie de dormir un peu.

Le soir on me ramène devant l'officier de police qui m'indique que la garde à vue est prolongée, ce qui me fait protester. Je lui demande si j'ai la tête d'un criminel, je proteste que c'est politique. Je choisis de voir un avocat. Fatigué par ces procédures et ces premières 24h, je craque un peu en m'énervant contre cet homme, mais en sortant je lui souris, en lui disant que rien ne nous fera plier, il me sourit.

Revenant en cellule, il y a un moment un peu tendu, tout le monde est crevé, et on nous emmène notre bouffe, nous réclamons du cochon, ce qui fait rire le policier et qui nous dit que si ça ne tenait qu'à lui nous en aurions, du cochon.

Nous allons passer une nouvelle nuit, nous sommes 7 désormais, Aldric a du signer sans même pouvoir y jeter un œil une feuille, je ne le reverrai pas. Il n'y a que trois matelas, nous en réclamons, on nous indique qu'il n'y en a pas d'autres.

Vers minuit, mon avocat vient, c'est un commis d'office, jeune avocat du barreau, nous avons 30 min, il teste mon moral, au beau fixe, il est contre la loi et trouve que ça va trop loin, je lui dis que malgré le fait que je récusé les violences, je sens qu'on cherche à nous casser moralement et que c'est peine perdue. Il est très sympathique, me renseigne sur la procédure, que j'ignore tout à fait, il me dit qu'au tribunal, les rumeurs fument, nous allons servir d'exemple. Nous parlons de tout et de rien, il me raconte les derniers exploits du Bayern de Munich, puis nous parlons rugby. Le temps est fini, je le salue et retourne en cellule.

Quelques heures plus tard arrivent dans notre cellule un gars habitué des GAV depuis son adolescence, attrapé pour avoir tenté d'ouvrir des coffres de scooter, puis trois Africains, pour trafic de drogue. Ils ont des matelas, eux. L'un des Africains dit aux autres « dans 5 mois c'est bon, on est sortis », stupeur, mais ça nous a fait rire. Sale nuit, croquevillé, c'est soit je mets mon pull sous la tête pour ne pas la poser sur le béton nu, soit je me caille, alors je me caille.

Petit déj : même tarif, 2 galettes bretonnes, le jus d'orange. On se lève à tour de rôle pour se dégourdir les pattes, je fais des flexions, j'ai mal au dos. Le gus attrapé pour les scooters nous raconte sa vie, on le charrie gentiment. Romain chante, ça nous soutient, nous reprenons les chants,

on épuise notre répertoire. La journée passe, les policiers épluchent les vidéos, on passe en audition alternativement, on se soutient tous. Les policiers semblent harassés par la procédure qu'on leur fait subir. Je repasse en audition avec mon avocat, je récusé les accusations en bloc. Malgré la fatigue, cela fait 36h que je suis en GAV, je fais attention aux questions, on nous pousse à bout pour avouer des jets de projectiles ou des outrages à agents des forces de l'ordre. Mon seul tort serait de ne pas avoir vu les sommations, des fusées de couleur rouge, le policier avoue qu'il ne savait pas lui-même que se puisse être des sommations. (Il faut en fait des sommations orales).

Nous pensons sortir au bout de 48h, la longueur maximum pour une GAV. Vers 22h, on nous sort de cellule et nous indique que nous allons être transférés au dépôt (36, quai des Orfèvres de sinistre réputation). Nous signons pour la fin de la GAV et vérifions l'intégralité de nos effets. Je suis mis dans une petite cellule, face au bureau, avec Katell et Loup. Katell m'impressionne par son courage, jeune mère de famille, elle me raconte l'état lamentable de sa cellule, puant l'urine et isolée au milieu des autres gardés à vue qui ne brillent pas leur élégance verbale. Elle a dû nouer ses cheveux avec une serviette en papier et a reçu un coup de matraque à la cuisse le mardi soir, encore imprimé sur sa peau. Lors de l'attente, un policier s'énerve contre Ivan, qui demande juste des explications, il le pousse violemment contre le siège.

Je suis transféré avec Loup, dehors il fait bon, les Parisiens sont de sortie, ce qui contraste avec notre situation. On nous a remis les menottes, nous traversons la Seine pour arriver au dépôt. En faisant la déclaration, je demande à voir mon avocat avant la comparution, ils me demandent qui je veux contacter, je redonne le nom d'Albane, ma petite amie, ils notent concubine, ça me fait rire, ils me demandent pourquoi, je souris. On nous emmène dans une cellule où sont rassemblés une trentaine de personnes, il fait chaud à crever, un homme de 50 ans fait un malaise. Il est évacué mais laissé dehors, il a encore des convulsions. Nous sommes au milieu des prisonniers de droit commun, pris pour agression, trafic de drogue, etc. Ils ne comprennent pas ce que nous faisons là, ils nous jettent des regards hallucinés. Puis apprenant la raison de notre enfermement, ils sont tous d'accord avec nous, nous soutiennent, nous disent qu'ils seront là le 5 et le 26 mai. Les malfrats ont le mérite du bon sens. Alors nous discutons avec eux, certains ont fait de la prison plusieurs fois, ils me disent « ici, la moitié va en taule, la moitié sort ». La cellule suffoquante se vide, chacun fait un passage au robinet pour se mouiller le visage, on étouffe. Nous lançons nos chants, ça a de la gueule, « Ah que nos pères, les Partisans blancs, Opium.. », un policier vient nous voir pour nous demander de baisser un peu le volume, nous coopérons. Sympathique, un chti, il nous dit que la dernière fois qu'il a entendu chanter au dépôt c'était il y a trois ans, des bidasses, ça nous fait rire. Nous reprenons moins fort. Petit à petit, la cellule se vide. Je reste le dernier avec Romain, il est 3h du matin quand on nous fait sortir, il a fallu attendre la relève pendant 2h. Fouille au corps et signature, je rejoins en cellule Loup et Ivan qui dorment du sommeil du guerrier. Et quelle cellule, trois lits superposés, une odeur d'urine nauséabonde, on se sent vraiment en prison. On me demande si je veux dîner, je prends l'infâme boeuf-carotte à 410 calories, mes compagnons n'ont pas fini le leur, je me brûle la langue avant de renoncer. Au lit. Je suis exténué, je me dis que dehors on doit s'inquiéter, et il y a mon stage, avec 48h de GAV et comparution immédiate, je vais devoir m'expliquer.

Je me lève avec les autres, vers 9h on nous sert le déjeuner, pour gagner du temps. Loup va voir son avocat, il revient et nous dit dans 2h c'est réglé, ça nous rassure. Il est midi, on m'appelle, on me met les menottes. Le policier me dit en voyant votre prénom j'étais sûr que vous étiez de la manif, je lui réponds de nous rejoindre aux prochaines. Je traverse un dédale souterrain, sous le quai des orfèvres, je me dis qu'il faut au moins voir ça une fois dans sa vie. C'est un superbe bâtiment. J'arrive dans une double-cellule avec des grilles, où mes compagnons sont là, ainsi que les prisonniers de « droit commun ». On lance le chant des Lansquenets, 30s plus tard les policiers viennent arrêter le chant, très énervés, nos codétenus ne comprennent pas, nous demande ce qu'on chante. Je rigole avec les autres, on se soutient. Je n'aurais pas le droit de voir mon avocat. On m'appelle, je suis conduit devant le délégué du procureur, une femme d'origine maghrébine, avec dans la pièce un petit gars qui doit faire son stage de 3<sup>e</sup>, je le regarde, il ne doit pas en avoir vu beaucoup des comme moi. Le délégué du procureur, sur un air entendu, me signifie que je n'ai qu'un rappel à la loi, que l'on ne me voit même pas sur les vidéos. Mon dossier fait 15cm de haut. Elle me dit que pour les prochaines

manifestations, je dois faire attention, je lui souris et lui dit « comptez sur moi ». Le policier qui me ramène à l'accueil pour retrouver mes affaires, dans les souterrains me demande pourquoi on continue alors que la loi a été votée, je lui explique que la légalité ne fait pas la légitimité. Il me parle d'égalité des droits, très correct, notre combat le touche dans sa fonction, il ne comprend pas ces mesures prises à notre rencontre.

Je récupère mes affaires après un temps d'attente à voir mes compagnons défiler et me sourire, tout le monde semble sorti d'affaire. On me mène dehors avec Loup, quelle étrange impression. Le policier nous lance « voilà la liberté ». Dehors nous attende Katell et Matthieu, ainsi que des copains venus nous accueillir, on rigole, je ne réalise rien, je fume une cigarette, elle me monte à la tête, je regarde la Seine, je rêve d'une bière fraîche et d'un steak. J'attends la sortie des autres, je rasure la maman d'Ivan, très inquiète, et l'on se dit à la prochaine. On ne lâchera rien, jamais, jamais, jamais.

### **Mes compagnons :**

- Katell et Matthieu : Ils ont 5 petites filles, lui est tailleur de pierre, jovial et serein. Elle a la force des mères de familles, sûre d'elle, impressionnante malgré l'épreuve. Un couple qui donne envie, et qui sait pourquoi il est là.
- Loup : Agriculteur, père de famille. La force tranquille. Plein de convictions, sa sagesse rassure. Embarqué avec un opinel, « il en possède un depuis qu'il a 8 ans, et le perd toujours ». Sacré bonhomme.
- François. Jeune actif dans la restauration, le « coupeur de citrons », qui rendait la vue à ses camarades gazés. Plein d'humour, il me raconte son tour du monde à vélo.
- Romain. Ancien de l'espé, toujours devant, il nous ragailardit par son enthousiasme. Embarqué pour « incitation à l'émeute ».
- Ivan. En prépa, d'origine libanaise. « Bon sang ne saurait mentir », s'est fait casser ses lunettes pendant la charge, il n'y voit rien mais garde courage.
- Cyril. En prépa également, il a subi des violences lors de son « embarquement ». Émotif, il nous faut le rassurer, le fait d'être des « prisonniers politiques » lui redonne du cran.
- Aldric, jeune préparateur de commande de 25 ans, il passera quelques heures avec nous, avant d'être subitement embarqué on ne sait pourquoi.

### **Retour :**

-plus que jamais cette « mésaventure » me redonne du courage pour la suite, cette loi est profondément injuste, contre la dignité de l'homme, contre la famille. Ils veulent nous casser, entraver notre liberté, ils ne recueilleront que notre détermination toujours grandissante.

-ce sont des hommes honnêtes, tranquilles, qui font les rangs de l'opposition à la loi Taubira.

-le gouvernement a montré son côté sectaire, par son autisme et son mépris, il a nourri la colère du peuple, il en récoltera les conséquences, et pas seulement dans les urnes.

-ma génération s'est réveillée, il faut accompagner cette prise de conscience, non par une récupération politique. Les mensonges ont assez duré, la jeunesse a soif de vérité. Les modalités d'action suivront, il faut refuser la compromission.

- Le véritable enjeu c'est la promotion d'une culture de la vie

- Le fait de percevoir que nos aînés se battent à nos côtés est profondément enthousiasmant. Leur violence est plus cachée, insidieuse, elle en est d'autant plus dangereuse. Nous ne laisserons pas violenter nos consciences, ni atrophier notre désir que ce qu'il existe de plus précieux, le lien de la filiation soit transmis. « Nous ne défendons pas ce qui fût, mais ce qui demeure » Thibon.

- L'espérance est nôtre. La petite fille espérance, qui ne fait pas de bruit, brûle dans nos cœurs, nul ne l'éteindra.